

Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

Cours : De l'Afghanistan et des Afghans

Le sujet de cours annoncé pour l'année 2001-2002 était « Textes bouddhiques indiens récemment édités », ces textes étant principalement les manuscrits kharoṣṭhī déposés au British Museum dont le Prof. R. Salomon et ses élèves ont commencé l'édition. Achetés à Peshawar, ils semblent provenir de la région de Jelalabad en Afghanistan. Les attentats du 11 septembre 2001 et la contre-attaque américaine contre les talibans, la curiosité suscitée par l'Afghanistan, les approximations et parfois les contre-vérités répandues dans les médias en réponse à cette curiosité, ont incité le Professeur à demander à ses collègues l'autorisation de traiter de sujets plus en rapport avec l'actualité. Le 25 novembre 2001, l'Assemblée des Professeurs du Collège de France a donc exceptionnellement autorisé M. Gérard Fussman à changer le sujet de son cours et à traiter de « De l'Afghanistan et des Afghans ».

Les deux notions ne se confondent pas. Les Afghans ou Pashtuns constituent une population dont on suit l'histoire depuis le 6^e siècle de n.è. au moins, qui se définit par une langue (le pashto), une organisation politique, une culture et un code de conduite spécifiques (le pashtunwali). Les Afghans ont joué un rôle important dans l'histoire de l'Iran, plus important encore dans celui de l'Inde où beaucoup de Musulmans sont aujourd'hui encore fiers de s'appeler Pathans, c'est-à-dire Afghans. Le royaume d'Afghanistan, par contre, fut fondé en 1747 seulement, avec des frontières très différentes de celles qui figurent aujourd'hui sur les cartes et qu'aucun gouvernement d'Afghanistan n'a jamais entièrement acceptées. Elles résultent de compromis négociés entre l'Empire Russe et l'Empire Britannique et imposés à l'Émir d'Afghanistan. Elles suivent des lignes de démarcation géographiques, commodes pour les cartographes et les stratèges, qui unissent des populations qui ne parlent pas la même langue et souvent ne s'aiment guère. L'une de ces frontières, la ligne Durand honnie par tous les Pashtuns, sépare les Afghans d'Afghanistan des Afghans du Pakistan, probablement plus nombreux.

Le cours ne prétendait pas apporter des éléments nouveaux car, à côté d'ouvrages journalistiques (et parfois ethnographiques) bâclés, il existe d'excellents livres sur ce sujet. Les grandes encyclopédies scientifiques (*Encyclopédie de l'Islam*, *Encyclopaedia Iranica*) disent l'essentiel et le disent fort bien. L'accent a donc été mis sur la présentation des faits, avec référence à l'expérience de terrain du Professeur qui a commencé sa carrière en Afghanistan. On a sans cesse rappelé les distinctions méthodologiques essentielles mais souvent oubliées, telles l'impossibilité d'extrapoler du passé au présent et du présent au futur ; la variabilité de la langue, des coutumes et des ensembles dits ethniques et la non-superposabilité des aires géographiques correspondant à ces réalités ; la non-automaticité des processus politiques ; les difficultés d'interprétation et plus encore de prédiction etc. Le manque de temps a interdit de trop entrer dans le détail des faits pour aller à l'essentiel, ou du moins à ce qui paraissait essentiel au Professeur, l'anecdote n'intervenant qu'à titre d'exemple ou d'illustration.

Le cours a commencé par une présentation du pays. On a insisté sur le caractère en grande partie artificiel de ses frontières, résultat des poussées antagonistes des impérialismes britannique et russe, mais aussi afghan. Le pays lui-même est fort mal connu. Les estimations démographiques sont fantaisistes et très souvent contradictoires. La majeure partie du pays est géographiquement *terra incognita*. Sur beaucoup de régions, nous n'avons aucun renseignement, quel qu'il soit. D'autres sont connues seulement par des récits de voyageurs du 19^e siècle ou des rapports des commissions de délimitation des frontières. Il existe une bonne couverture photographique aérienne du pays. Elle a servi à l'établissement de cartes géographiquement précises mais dont la toponymie laisse beaucoup à désirer. Rares sont les géographes étrangers à avoir étudié le pays et il n'existe pas d'école afghane de géographie. Sauf rares exceptions, l'administration afghane n'a pas consigné par écrit la connaissance pratique qu'elle pouvait avoir du terrain. L'expérience montre que dans bien des cas celle-ci était très limitée. Dans les régions très peu accessibles et peu peuplées, il n'y avait pas d'administration, sauf parfois un fonctionnaire envoyé contre son gré dans une région sans confort et dont souvent il ne parlait même pas la langue. Sur d'autres régions, en apparence plus accessibles car très proches des grandes capitales administratives, le contrôle du gouvernement était au mieux nominal, les populations refusant de payer l'impôt et de fournir des recrues à l'armée. Toute intrusion d'un géographe, afghan ou étranger, toute tentative de cartographie ou de recensement était vue avec suspicion et considérée comme la première étape d'une ébauche de contrôle gouvernemental. Le gouvernement afghan, bien que parfois très soucieux de favoriser la recherche, pouvait donc à bon droit invoquer des raisons de sécurité pour refuser aux chercheurs étrangers (qui ne furent jamais très nombreux) l'accès à certaines régions. Les très rares chercheurs afghans et les administrateurs étaient encore moins bienvenus. Ceci explique que le pays pash-tun soit bien moins connu que certaines régions du nord ou du centre de l'Afghanistan. L'Afghanistan a été pourtant parcouru par les géologues, mais rares furent

ceux qui se préoccupèrent de géographie physique et humaine et plus rares encore ceux qui écrivirent sur ces sujets. Quant aux agents de renseignement étrangers qui pullulent en Afghanistan depuis 1975, et dont certains ont parcouru, parfois même résidé longuement, dans des vallées très mal connues, ils sont discrets par profession.

L'Afghanistan est un pays de montagnes et de déserts. Les cultures, souvent irriguées, dépendent des conditions météorologiques. Si la chute des neiges est insuffisante, la population est condamnée à la famine. La rareté des terres arables, souvent situées en altitude (donc avec des récoltes arrivant très tard à maturité), font que, malgré la fertilité exceptionnelle de certaines oasis, la production agricole et l'élevage ne suffisent pas à assurer l'alimentation du pays. Les famines résultent souvent de la sécheresse ou des attaques de sauterelles, mais plus encore de la surpopulation. On ne s'étonnera donc pas que les populations des montagnes afghanes, depuis aussi longtemps qu'on les connaisse, aient dû assurer leur survie soit par le pillage des caravanes ou des régions proches, soit par l'émigration vers l'Iran et le sous-continent indien et, depuis la révolution des transports, vers l'Europe et les USA. La culture du pavot s'ajoute aujourd'hui à ces stratégies élémentaires de survie. L'islam et la tradition empêchent tout effort sérieux de contrôle des naissances.

La diversité linguistique du pays est grande. Mais elle est plus grande en Inde, aux USA ou dans les grands pays d'immigration européens. L'Afghanistan a fasciné les linguistes parce que, le pays ayant été longtemps fermé aux étrangers, ils pouvaient encore espérer découvrir dans les années 1950, dans des vallées reculées, des langues inconnues ou à peine connues. La présence dans les années 1960 et 1970 dans la haute administration afghane d'un linguiste élève d'Émile Benveniste, le Dr. Rawan Farhadi, auteur d'une thèse sur *Le dari (persan) parlé en Afghanistan*, a permis à certains linguistes étrangers, en particulier à l'équipe de l'*Atlas Linguistique de l'Afghanistan* dirigée par M.G. Redard, de travailler dans d'assez bonnes conditions. Une école de linguistes afghans de bonne qualité était en voie de constitution. L'étude des langues était également la priorité de l'Académie des Sciences établie par les régimes communistes sur le modèle soviétique. Malheureusement les linguistes de terrain étrangers furent peu nombreux et les matériaux qu'ils rassemblèrent sont loin d'avoir été tous publiés. Quant aux linguistes afghans, ils ont disparu dans la tourmente de la guerre civile.

Il est peu probable qu'il reste des langues inconnues en Afghanistan, mais les langues qui y sont parlées sont bien mal connues. Il est exceptionnel que la syntaxe des langues rares ait fait l'objet d'études sérieuses, même quand il existe des matériaux suffisants (cas du pashai étudié et publié par G. Morgenstierne). Les variétés dialectales des langues de grande diffusion (turc, persan, pashto) ont fait l'objet de trop peu d'études, souvent restées inédites car inachevées. On peut espérer que l'examen des questionnaires remplis pour l'*Atlas Linguistique de l'Afghanistan* pourra un jour compenser cette lacune, mais vingt-cinq ans de guerre civile et de déplacements de populations ont sans doute profondément

modifié la répartition des dialectes. Il sera un jour nécessaire de comparer la carte dialectale fine du pashto avec ce que l'on sait des migrations. Les renseignements jusqu'ici publiés tendent à indiquer que l'analyse dialectologique ne s'accorde pas toujours avec la tradition historique.

Beaucoup d'habitants de l'Afghanistan étaient bilingues ou plurilingues soit que leurs parents n'aient pas été de même langue, soit parce qu'ils avaient migré dans et hors du pays, à cause aussi des échanges économiques qui les contraignaient à connaître une des *lingua franca* du pays, plus rarement à cause de l'école ou du service militaire. Il y a trois langues de communication en Afghanistan, le turc d'importance mineure aujourd'hui, le persan (dari) et le pashto. La majeure partie des locuteurs de ces trois langues vit hors d'Afghanistan. Malgré les efforts réels faits par le gouvernement afghan pour promouvoir une culture nationale, malgré l'existence en Afghanistan d'une littérature contemporaine riche et vivante en dari et pashto, les référents littéraires et culturels, parfois politiques et religieux, majeurs des locuteurs de ces langues sont en dehors du pays, ce qui n'est pas sans poser des problèmes au nationalisme afghan (= d'Afghanistan). Par ailleurs, contrairement à ce qui a été souvent écrit, le pashto ne recule pas. Appuyé sur le bastion en forte expansion du pashto du Pakistan, sur la démographie de ses locuteurs et sur une très forte affirmation de l'identité ethnique pashtun dont il est l'élément le plus visible, le pashto ne cède du terrain qu'à Caboul. Ailleurs, il semble être en expansion.

On a terminé sur ce que les ethnographes appellent les ethnies. Dans la littérature scientifico-politique, ce mot est réservé à l'(ex)-URSS et aux populations du tiers monde peu organisé politiquement. Il comporte un jugement implicite sur l'incapacité de l'état à intégrer entièrement certaines de ses populations. Les ethnies d'Afghanistan en République Indienne, en Europe, aux USA s'appelleraient des communautés. Les études publiées en 1988 par J.-P. Digard dans le recueil *Le fait ethnique en Afghanistan et en Iran* montrent combien le concept d'ethnie est mal défini et combien les réalités qu'il recouvre sont et différentes et changeantes. Ce sont néanmoins des réalités avec lesquelles tous les gouvernements afghans ont dû composer. Pour des raisons faciles à comprendre, les Pashtuns ont fait l'objet de l'exposé le plus détaillé : code éthique dit pashtunwali, systèmes politiques, système de rotation des terres (*weš*), divisions tribales, généalogies tribales et personnelles etc.

La dernière séance du cours a consisté en une rapide histoire politique des Afghans en Inde, en Iran et en Afghanistan depuis la conversion des premières tribus afghanes (pashtuns) à l'islam.

Il n'y a pas eu de séminaire cette année, le Professeur ayant préféré consacrer la totalité de son service au cours.

Activités de la chaire : M. Éric Ollivier, ingénieur-cartographe, a préparé la très riche illustration du volume cosigné par Gérard Fussman, Denis Matringe, Éric

Ollivier et Françoise Piro, *Naissance et déclin d'une qasba, Chanderi du 10^e au 18^e siècle*, en cours d'impression (publication prévue au printemps 2003). Avec Mme Chr. Kimmel, MM. G. Fussman, Denis Matringe et K.L. Sharma, il a participé à une mission commune sur le terrain à Chanderi (Inde) du 4 au 26 février 2002.

M. Éric Ollivier supervise le catalogage informatisé de la photothèque de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France.

PUBLICATIONS

« Fires in Temples, Fire-temples and Aryan Cult Practices », *Miras* (Ashgabad, Turkménistan) 3/2001, 132-138. Traduction en russe *ibid.*, 88-94. Traduction en turkmène, *ibid.*, 44-50. (Texte non revu d'une communication présentée à la conférence internationale sur l'héritage culturel du Turkménistan, Ashgabad, 10-13 octobre 2000).

« Droits de l'homme et extrémisme musulman », *Les Cahiers Rationalistes* n° 556, janvier-février 2002, 21-26.

« Sur l'islam en Afghanistan », *Raison Présente* 2002-1, n° 141, 3-15.

CONFÉRENCIERS ÉTRANGERS INVITÉS

Madame Shereen Ratnagar, Professeur à l'Université Nehru de Delhi, a donné les 17 et 24 janvier 2002 deux conférences intitulées « About the Trade between the Gulf and the Harappan World : The Evidence of the Weights ».

Madame Anna-Maria Quagliotti, Professeur à l'Université de Naples, a donné le 14 mars 2002 une conférence sur « Un couple mystérieux dans l'art du Gandhara ».

MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

Direction de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France.

Participation au Conseil Scientifique conjoint du Centre de Sciences Humaines de Delhi et de l'Institut Français d'Indologie de Pondichéry.

Mission à Delhi et Chanderi (Inde) du 4 au 26 février 2002 (dernières vérifications sur le terrain avant publication du volume 1 de la série « Chanderi »).

Le 26 novembre 2001, conférence (Annual Lecture) devant la Society for South Asian Studies (Londres, Royal Asiatic Society) : « Chanderi in Madhya Pradesh : Planning and Building a Town in Muslim India ».

Le 29 novembre 2001, conférence devant la Society for South Asian Studies (Cambridge, The Ancient India and Iran Trust) : « Archaeology without Digging : The Study of the Town of Chanderi in Madhya Pradesh ».

Le 25 janvier 2002, conférence à l'ENS : « Le poids de l'histoire dans les événements contemporains : l'exemple de l'Afghanistan ».

Le 12 juin 2002, conférence au département de linguistique de l'Université de Lausanne : « Linguistique et politique en Afghanistan ».

Coorganisation avec l'Union Rationaliste et la revue *Raison Présente* du colloque sur « La société civile et l'archéologie » (13, 20 et 27 mars 2002 à 17 heures 30 dans l'auditorium de l'annexe du Collège de France, 52, rue du Cardinal Lemoine, Paris 5^e). Intervention le 20 mars 2002 sur le thème des rapports entre l'archéologie et l'aménagement du territoire.